



James Kelman, le punk écossais

PORTRAIT À soixante-douze ans et malgré un Booker Prize, l'écrivain rugueux irrite la critique de son pays. Rencontre.

ALICE DEVELEY
Envoyée spéciale à Glasgow

O n imagine un punk, littéralement un « *People Under No King* », avec un pétard à la place des cheveux, un pantalon déchiré et des tatouages pour chemise. Depuis 1994, la réputation de James Kelman le précède. « *Anarchiste* », « *sauvage illettré* »... Cette année-là, quand l'auteur a reçu le Booker Prize pour son livre *Si tard, il était si tard*, les lavandières du monde littéraire se sont pincé le nez. « *Si vous comprenez le mot fuck, vous avez compris un tiers de la production de Kelman* », pouvait-on lire par exemple. L'écrivain n'est pas connu pour faire dans la dentelle. Dans *Si tard, il était si tard*, il fait entendre la voix d'un ex-détenu alcoolique qui, atteint de cécité, se heurte à une bureaucratie kafkaïenne. L'écriture est un acte de dévoration. Ça sent la bière et un peu plus sur le trottoir. La langue du prolétariat urbain écossais est brute. Orale, donc pas toujours encline à respecter les règles de la grammaire anglaise. « *L'establishment a dit que je n'étais pas un vrai écrivain. Or, c'était mon quatrième roman* », se rappelle Kelman. Vingt ans après ce prix qui dé-

fini sa biographie, l'animosité n'est pas vraiment retombée. « *Certains libraires refusent toujours de stocker mes livres*. » Le vétéran s'est pourtant bien assagi. Cheveux blancs taillés, polo gris assorti au pull, pantalon de velours noir... Ne lui en déplaise, l'antisocial de soixante-douze ans s'est sociabilisé.

On le retrouve dans sa ville natale, à Glasgow. Ici, le nickel est une couleur qui correspond à son adjectif. Y compris dans Buchanan Street où les dalles rouges et anthracite se partagent le pavé. Là, au milieu de bâtiments victoriens et contemporains, on comprend où les écrivains écossais, d'Irvine Welsh à John Burnside, ont puisé leur inspiration. Le gris du passé industriel de la région est partout jusque dans le ciel. Le crachin étincelle et rince les pubs dans les allées. Même le vent glacial dégouline d'effluves d'huile. Nous allons nous abriter dans le joli salon The Willow Tea Rooms. Moyenne d'âge : soixante-dix ans. Kelman sirote un thé sur la banquette. On a connu plus punk. Mais l'homme est vif et piquant. « *Ici, au Royaume-Uni, les gens aiment J. K. Rowling. Il est donc difficile d'être pris au sérieux en tant qu'auteur*, lance, taquin, Kelman avant de préciser : *je ne suis pas élitiste mais des écrivains*

ne suis pas élitiste, mais des écrivains comme moi ne peuvent pas la lire. »

La magie n'existe pas en effet au pays de Kelman. Il n'y a ni baguette ni croix. Le ciel est vide. Son dernier livre, *La Route de Lafayette* (lire ci-contre), ne fait pas exception. On y reviendra. Pour l'heure, Kelman nous emmène en balade. Dans la rue, l'auteur est comme dans ses romans. À la recherche du détail. « *Prenez le temps de regarder les bâtiments* », dit-il les yeux dans le lointain. On suit son regard mais on ne voit rien. La pluie tombe. On sort la capuche, pas Kelman. Au marché de Noël, on ose lui parler des « gilets jaunes ». L'auteur sourit puis lance : « *Tout mouvement contre l'État est bien* » avant de filer dans le métro. Un petit air de Trust nous revient en tête, tandis qu'on peut lire dans le wagon : « *Anti-social behaviour will not be tolerated.* » Coïncidence ?

Écrire religieusement le banal

Hors de la station, le soleil vient nous cueillir. Les arbres nus embrassent des hautes herbes vertes au-dessous du pont que nous empruntons. Kelman présente son quartier. S'improvise guide avant de nous montrer un magasin enfermé derrière une grille rouillée, jadis, l'échoppe où son père réparait des



cadres. Plus loin, il pointe du doigt la rue où acheter des bons livres sur la musique, l'église où se marièrent ses grands-parents et la maison de Neil Sutcliffe, l'acteur principal du film tiré de *La Route de Lafayette*, sorti en juin 2018. Les souvenirs remontent à la surface.

Deuxième enfant d'une famille de cinq garçons, Kelman quitte l'école à quinze ans pour un apprentissage dans l'imprimerie. À dix-sept, il émigre aux États-Unis où a un temps vécu sa famille. Trop jeune pour travailler, il erre des mois autour de Los Angeles. C'est cette expérience qui va nourrir *La Route de Lafayette*. De retour au bercail, il enchaîne les boulots (chauffeur de bus, ramasseur de patates, ouvrier) et dévore Zola, Kerouac, Camus... Au début des années 1970, après avoir rencontré sa femme et eu deux enfants, Kelman rejoint les cours du poète Philip Hobsbaum. Il y rencontre Alasdair Gray et Tom Leonard avec lesquels il crée l'école de Glasgow, mouvement littéraire qui décrit la réalité sociale de l'Écosse contemporaine.

James Kelman devient une sorte de Céline écossais – même s'il ne l'a jamais lu. Mais l'enthousiasme n'est pas tout à fait au rendez-vous. « À vingt-cinq ans, l'imprimeur a refusé de faire paraître mon premier livre prétextant un contenu antireligieux et indécent », se souvient Kelman. Les recueils se publient toutefois et les prix se suivent en 1987 et 1989, jusqu'au fameux Booker Prize. Malgré l'hostilité de la presse, Kelman remplit un peu ses caisses et exporte sa plume. En 1999, *Le Poinçonneur Hines* est traduit en français. Soit vingt-six ans après son premier ouvrage. On peut s'en étonner mais, pendant longtemps, Kelman fut qualifié d'intraduisible. « C'est une expérience éprouvante, affirme Céline Schwaller, sa traductrice française. Il a une langue et un style uniques. Mo a dit, par exemple, a très

peu de dialogues, c'est un flux de conscience permanent, hyperréaliste. Son dernier livre n'a toutefois rien à voir avec les précédents. C'est le premier où j'emploie le passé simple. James Kelman a l'air plus serein, moins acide sur le monde. »

Au Dram!, petit pub où l'auteur commande une Guinness, l'intéressé ne dément pas. « Il s'agit d'un livre sur l'héritage, la culture écossai-

NOTRE AVIS

La Route de Lafayette s'ouvre par le départ d'un père et d'un fils, Murdo, pour l'Amérique. Très vite ce qui s'apparente à un voyage prend la tournure d'une fuite. Murdo a neuf ans quand sa sœur Eilidh meurt d'un cancer à sept ans. Il en a seize quand vient le tour de sa mère. Depuis, l'adolescent est dévasté. Il n'est pas comme son père, qui a trouvé Dieu. Il se sent seul, désarmé. « Tu ne peux pas aider », se répète-t-il. Impossible de ne pas voir du Camus dans ces lignes. De nier la révolte d'un garçon face à ce qu'il est, toujours trop petit. Ses pensées sont en vrac, en bataille. La prose est torrentielle. En fusion. Murdo est un personnage torturé, mais c'est un artiste. C'est un prodige de l'accordéon.

Alors qu'ils débarquent à Memphis et tentent de rejoindre la maison d'oncle John et tante Maureen, ils ratent le bus. Là, à Allentown, au Mississippi, Murdo rencontre l'artiste Queen Monzee-ay. Elle lui propose de venir jouer à un concert, à Lafayette. Mais son père n'acceptera jamais. Il en est persuadé. Comment gagner sa liberté? Doucement, Kelman tisse sa trame. Englué ses personnages attentistes dans un quotidien banal, en y glissant des éléments de la culture écossaise. Mais, contrairement à ses précédents livres, le dialecte est quasi invisible et la langue familière, lissée. L'aventure de l'écriture résiste toutefois à l'écriture

de l'aventure. Avec *La Route de Lafayette*, Kelman signe un roman poignant sur la renaissance d'un adolescent. ■

se et l'art. La musique que joue le fils est une sorte d'autre langage. Au début, le père ne l'entend pas. Parle argot, logement... Or, c'est elle qui va lui permettre de comprendre l'adolescent. » La communication se fait communion. Kelman dit ne pas croire en Dieu, mais il écrit religieusement le banal. Et la théophanie affleure bien sous ses lignes. La musique cajun, créole et folk y creuse le ciel. L'auteur sourit. Hier, la langue si incompréhensible de Kelman s'est déliée autour d'un bon déjeuner. À soixante-douze ans, l'écrivain n'a pas dit son dernier mot. « J'ai douze livres en stock! » Il faudra revenir. ■

LA ROUTE DE LAFAYETTE

De James Kelman,
Métailié,
384 p., 22,50 €.





Bio EXPRESS

1946

Naissance de James Kelman à Glasgow.

1970-1980

Création de l'école de Glasgow.

1973

Premier recueil de nouvelles *An Old Pub near the Angel*.

1984

Premier roman, *Le Poinçonneur Hines* (chez Métailié en 1999).

1994

Reçoit le Booker Prize pour *Si tard, il était si tard* (Métailié, 2015).

1998

Reçoit le prix Stakis du « meilleur écrivain écossais de l'année ».



« Ici, au Royaume-Uni, les gens aiment J. K. Rowling. Il est donc difficile d'être pris au sérieux en tant qu'auteur », ironise James Kelman.

U. ANDERSEN / AURIMAGES / AFP FORUM